UNIVERSITÉ DE FRANCE.

ACADÉMIE DE STRASBOURG.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

ÉTUDE

SUR

LE LIVRE DE JONAS.

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE

ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT

LE JANVIER 1867, A HEURES DU SOIR

POUR OBTENIR LE GRADE DE BACHELIER EN THÉOLOGIE

PAR

N. ANDRÉ,

DE BOURDEAUX (DRÔME).

STRASBOURG,

IMPRIMERIE DE FRÉDÉRIC-CHARLES HEITZ,

RUE DE L'OUTRE 5.

1867.

FACULTÉ DE THÉOLOGIE PROTESTANTE.

M. Bruch ✻, Doyen de la Faculté.

MM. Bruch ✻,
Richard,
Reuss ✻,
Schmidt,
Colani,
Lichtenberger,
} Professeurs.

M. Reuss, Président de la soutenance.

MM. Reuss,
Lichtenberger,
Richard,
} Examinateurs.

La Faculté n'entend ni approuver ni désapprouver les opinions particulières au candidat.

ÉTUDE

SUR

LE LIVRE DE JONAS.

I. Le prophète Jonas.

Le nom de Jonas est bien connu ; mais nous manquons presque entièrement de renseignements historiques sur sa personne. Quel est ce prophète? Quand vécut-il? C'est ce que n'apprend pas le livre dont il est le héros, et les autres écrits de l'Ancien Testament ne parlent qu'une seule fois, en termes très brefs, d'un personnage de ce nom. Voici ce qu'on lit au second livre des Rois XIV, 25 : «Jéroboam II rétablit les frontières d'Israel, de Hamath jusqu'à la mer de la Plaine, selon les oracles que l'Éternel avait fait prononcer par son serviteur Jonas, fils d'Amittaï, originaire de Gath-Hepher.»

Depuis longtemps affaibli par des troubles intérieurs, de nombreux changements de dynastie et de longues luttes avec Juda ; en butte aux attaques du dehors et principalement aux invasions des Syriens, le royaume d'Israel s'é-

tait un peu relevé sous Joas, fils de Joachaz (840-825). Vainqueur de Ben-Hadad et d'Amasia, ce prince avait repris plusieurs villes perdues par ses prédécesseurs. Jéroboam II (825-782) poursuivit les succès de son père, attaqua ses ennemis sur leur propre territoire et s'empara de Damas et de Hamath. Son règne, long et florissant, marque l'époque de la plus grande splendeur d'Israel que ses victoires venaient d'élever au-dessus de Juda, mais dont la décadence allait être rapide. A l'intérieur, Jéroboam se montra, comme ses ancêtres, infidèle à Jéhovah, et laissa subsister le culte de Bethel. Son histoire se termine par cette phrase simple mais significative, que le narrateur répète presque pour chaque roi des dix tribus : Il fit ce qui est mal aux yeux de l'Éternel, et ne se départit d'aucun des péchés de Jéroboam, fils de Nébat, qui avait entraîné Israel à pécher (2 Rois XIV, 24).

C'est à cette époque que Jonas aurait annoncé les conquêtes et l'extension du territoire dont nous venons de parler [1].

Avons-nous encore l'oracle prononcé à cette occasion? Longtemps on a cru qu'il était perdu ; mais Hitzig a pensé le retrouver dans les chapitres XV et XVI d'Esaie, opinion

[1] D'après Baumgarten (*Zeitschrift für die lutherische Theologie, de Ruddelbach et Guerike,* Leipzig 1841, 2e cahier), la prophétie dont il est ici question, aurait été prononcée à l'occasion du sacre de Jéhu, et Jonas serait *ce fils des prophètes* dont il est parlé 2 Rois XI, 1 et ss. Plus tard, en effet, nul ne prédit plus des victoires à Israël. Amos et Osée ne cessent au contraire de le menacer d'une ruine prochaine. — Cette opinion n'est pas suffisamment fondée, car s'il est vrai que le passage des Rois n'exige pas absolument que la prophétie qu'il mentionne ait été prononcée sous Jéroboam, rien n'indique cependant que Jonas soit celui qui a sacré Jéhu. Si cela était, il serait, sans doute, nommé dans cet endroit, comme il l'est plus loin.

qu'il a défendue dans une brochure publiée en 1831 [1], et plus tard dans son commentaire sur Esaie. Il explique le passage 2 Rois XIV, 25, en admettant que les conquêtes de Jéroboam s'étendirent jusqu'à l'extrémité orientale de la Mer Morte. Or, des conquêtes ne peuvent avoir été faites de ce côté, qu'après des victoires sur les Moabites et quelques autres peuples voisins. Il est vrai que les livres historiques de l'Ancien Testament ne parlent pas de cette guerre; mais les chapitres XV et XVI d'Esaie renferment un oracle qui la suppose. Démontrant alors, que l'extension des frontières d'Israel sous Jéroboam, se fit bien réellement au détriment des Moabites, Hitzig regarde le prophète Jonas comme l'auteur des prédictions que nous lisons Esaie XV, XVI. C'est, dit-il, ce qu'indique le passage des Rois, et si, dans cet oracle, nous trouvons annoncée la ruine des Moabites plutôt que la victoire des Israélites, c'est qu'un prophète, parlant au nom de Jéhovah, ne pouvait prédire des succès à un roi infidèle comme le fut Jéroboam II, tandis qu'il lui était permis de prophétiser sans scrupules, contre une nation étrangère. Il n'est donc pas étonnant que Jonas ait employé la forme sous laquelle se présentent les deux chapitres d'Esaie.

Il n'entre pas dans notre plan d'examiner cette hypothèse qui, du reste, mérite d'être prise en considération; quelle qu'en soit la valeur, elle ne nous apprend rien sur la vie de Jonas. Tout ce qu'on sait sur ce prophète se réduit donc à fort peu de chose. Il vivait probablement sous Jéroboam II, vers 820, et aurait été contemporain d'Amos et d'Osée. Son père s'appelait Amittaï. Gath-Hepher, son

[1] F. Hitzig, *Des Propheten Jona Orakel über Moab kritisch vindicirt*, Heidelb. 1831.

lieu de naissance, était une petite ville de la tribu de Zabulon [1], qu'on a supposé être la même que Jotapat, célèbre par le siège que Josèphe y soutint contre Vespasien et l'armée romaine[2].

Jérome rapporte que chez les Juifs, on regardait Jonas comme le fils de la veuve de Tsarpath, ressuscité par Élie[3]. De ces mots : «je reconnais que la parole de l'Éternel dans ta bouche est vérité» (אמת), serait venu le nom de בן־אמתי. Abarbanel est du même avis ; mais, c'est là une supposition contraire au récit des Rois. Le lieu de naissance de Jonas serait, en effet, différent ; d'ailleurs, le règne de Jéroboam II est trop postérieur à la fin du ministère d'Élie.

Ce prophète est-il le même que le héros du livre que nous allons étudier ? C'est le même nom, le même père, la même patrie, et rien n'autorise à supposer deux hommes différents. Cependant, nous n'ajoutons point à ce que nous avons déjà dit, les renseignements que contient ce livre ; nous verrons plus loin pourquoi.

[1] Josué XIX, 13.

[2] Josèphe, Guerre II, 7. — Jérôme (Commentaires) : *Gath-Hepher in secundo Sephorim milliario, quæ hodie appellatur Dio-Cæsarea, euntibus Tiberiadem, haud grandis est viculus ubi et sepulcrum ejus ostenditur ; nonnunquam alii juxta Diospolin, id est Liddam, eum et natum et conditum volunt, non intelligentes, hoc quod additur Hopher, ad distinctionem aliarum urbium pertinere, quæ juxta Eleutheropolin sive Diospolin hodie quoque monstrantur.*

[3] 1 Rois XVII, 24.

II. Le Livre de Jonas.

Le livre de Jonas, ainsi appelé du nom du prophète dont il raconte la mission, se distingue, au premier abord, des autres écrits au milieu desquels il est placé. Au lieu d'une prophétie, il contient une histoire dans laquelle il n'est absolument question que des païens. Aucune allusion n'est faite à Israël, dont le nom même ne se rencontre pas. Ce livre frappe aussi par l'étrangeté de son contenu et la manière dont il est composé.

Dieu [1] s'adresse à Jonas [2], lui ordonne de se rendre à Ninive, dont la méchanceté est montée jusqu'à lui, et d'annoncer à cette ville les châtiments mérités par ses fautes (I, 2; III, 4). Au lieu d'obéir, le prophète prend la fuite. Il sait que Jéhovah est un Dieu clément, miséricordieux, patient, abondant en grâces, punissant à regret (IV, 2), et qui pardonnera aux Ninivites. Soit qu'il craigne de voir sa réputation de prophète ainsi compromise, soit qu'en sa qualité de juif, il répugne à l'idée de provoquer par sa prédication le repentir et le pardon d'un peuple étranger, il descend à Joppe [1], et s'y embarque pour Tarsis [2]. Dans

[1] Pour désigner Dieu, l'auteur emploie, à dessein semble-t-il, tantôt le nom de יהוה, tantôt celui de אלהים ou de יהוה־אלהים. Le terme de יהוה est le plus fréquent. Cependant il n'est mis dans la bouche des matelots qu'à partir de I, 14. Aux versets 5 et 6 du chap. Ier le chef de l'équipage emploie אלהים, et c'est aussi le terme qui se rencontre dans tout le récit de la conversion des Ninivites (voir aussi IV, 9). Enfin יהוה־אלהים se trouve une seule fois (I, 9).

[2] יונה signifie colombe. Ce mot peut aussi venir de ינה *oppressit*.

[1] Ville maritime du pays de Dan, aujourd'hui Jaffa.

[2] Tarsis, Tartessus, ville d'Espagne et colonie phénicienne, aujourd'hui Guadalquivir.

son particularisme étroit, il espère, en quittant le sol de la Judée, se soustraire à la toute présence de Jéhovah et à l'accomplissement de sa mission. Mais la main de Dieu l'atteint bientôt; un vent violent s'élève; une tempête éclate, et menace d'engloutir le vaisseau; les mariniers, effrayés, jettent à la mer tout ce qui peut l'alléger, et invoquent leurs dieux. — Pendant ce temps, Jonas descend dans l'intérieur de l'embarcation où il reste dans un état de prostration dont le chef de l'équipage vient le tirer. «Lève-toi, lui dit-il; invoque aussi ton Dieu. Peut-être pensera-t-il à nous et nous ne périrons pas.» — Quant aux matelots, cédant à un préjugé de ces temps, ils demandent au sort de dévoiler celui qui leur attire ce malheur. Jonas est désigné, se fait connaître comme Hébreu, adorateur de Jéhovah qui a fait les cieux et la terre, avoue sa désobéissance, et pour faire cesser la tempête dont il est la cause, conseille qu'on le jette à la mer (I, 8-12). Après de vains efforts pour regagner le rivage, les marins s'y décident. «Jéhovah, s'écrient-ils! que nous ne périssions pas à cause de la mort de cet homme, et ne nous charge pas d'un sang innocent; car tout ce qui arrive, c'est toi qui l'as voulu.» Jonas est jeté par-dessus bord; la tempête cesse aussitôt, et l'équipage rend grâces à Jéhovah.

Cependant le prophète, à peine jeté à la mer, est englouti par un grand poisson, dans le corps duquel [1] il adresse à Jéhovah un cantique d'espérance et de bénédictions (II, 1-10).

[1] Le texte ne permet pas de supposer que Jonas prononce le cantique après sa délivrance (II, 2 et 11).

Dans mon angoisse j'invoque Jéhovah,
il me répond ;
du fond du scheôld je t'implore,
tu entends ma voix.

Tu me jettes dans l'abîme, au cœur de la mer,
l'onde m'environne ;
tous tes flots et tes vagues
passent sur moi.

Je disais : « me voilà banni de ta présence ; »
mais je reverrai encore ton Temple saint.

Les eaux qui m'entourent menacent ma vie ;
l'abîme est autour de moi,
l'algue s'attache à ma tête !

Jusqu'aux pieds des montagnes je suis descendu ;
l'entrée de la terre m'est à jamais fermée ;
mais tu fais remonter ma vie du tombeau,
ô Jéhovah ! mon Dieu !

Lorsqu'en moi s'alarmait mon âme
je me suis souvenu de l'Éternel ;
ma prière est parvenue jusqu'à toi,
jusqu'à ton Temple saint.

Les adorateurs de vanités mensongères
abandonnent leur bienfaiteur ;

Mais moi, avec des chants de louange
je t'offrirai des sacrifices ;
j'accomplirai mes vœux,
car tu es mon salut, Jéhovah !

Après trois jours et trois nuits Jonas est rejeté sain et sauf sur le rivage.

Obéissant alors à un second appel de Dieu, il se rend à Ninive, pénètre dans la ville et y fait entendre ces menaçantes paroles : «Encore quarante jours et Ninive sera détruite» (III, 4). — Les habitants, effrayés, revêtent des habits de deuil; le roi lui-même, informé des prédictions de ce prophète inconnu, descend de son trône, quitte son manteau royal, et s'assied sur la cendre. Un jeûne général est ordonné, et partout on publie cet édit : «que les hommes et les animaux mènent le deuil ; qu'ils crient à Dieu avec force, et que chacun revienne de sa mauvaise voie.... qui sait si Dieu n'aura pas pitié» (III, 7-9). — Touché de ce repentir, Dieu suspend en effet l'exécution de ses menaces. Il pardonne aux habitants, et Ninive est épargnée.

Quant à Jonas, il ne peut, à cette vue, contenir son dépit. «Ah Éternel, s'écrie-t-il! n'est-ce pas ce que je disais, quand j'étais encore dans mon pays! Aussi me suis-je hâté de fuir à Tarsis, car je savais que tu es un Dieu clément, miséricordieux, patient, abondant en grâce et qui a regret de punir. Mais maintenant prends ma vie, car mieux me vaut mourir que de vivre» (IV, 2, 3). Jéhovah censure son prophète; «fais-tu bien, lui dit-il, de t'irriter ainsi?» Ce blâme n'apaise pourtant pas la colère de Jonas. Il ne comprend pas que ce Dieu, dont il vient de proclamer la miséricorde, fasse grâce aux Ninivites. Dans son égoïsme et son aveuglement, il ne voit qu'une chose : le non accomplissement de sa prophétie, et ne peut en prendre son parti. Il quitte la ville, mais pour attendre à quelque distance le sort de Ninive dont il espère encore

voir la ruine. Il faut, pour lui ôter cet espoir, une nouvelle intervention de Jéhovah. En une nuit, un arbre [1] s'élève qui garantit la tête du prophète contre les rayons du soleil [2]. Le lendemain, piqué par un ver, l'arbre meurt, et un vent brûlant se fait sentir (IV, 5, 8). Jonas se plaint de nouveau; de nouveau il demande la mort, car tout cela lui paraît injuste. Mais Dieu : «tu regrettes, lui dit-il, la perte de ce ricin qui ne t'a coûté aucune peine, et que tu n'a pas fait pousser; qui en une nuit a grandi, et en une nuit est mort! Et moi, je n'aurais pas épargné Ninive la grande, où vivent plus de cent vingt mille hommes, ne sachant pas distinguer la droite de la gauche [3].»

III. Historicité.

En face d'un tel contenu, une question se présente naturellement à l'esprit. Avons-nous là des faits réels, et le livre est-il véritablement historique?

La réalité de cette histoire a longtemps été admise dans la Synagogue et dans l'Église; et de nos jours encore, elle a été défendue par plusieurs critiques distingués, tels qu'Hœvernick, Delitzsch, Baumgarten, Keil etc.

[1] On s'accorde aujourd'hui à voir dans le קִיקָיוֹן le *ricinus communis*, dont la croissance est très-rapide; mais dans notre récit, la croissance et la mort de l'arbre sont évidemment présentées comme l'œuvre directe de Dieu.

[2] On remarque une certaine analogie entre cette partie du récit et la fuite d'Élie (1 Rois XIX, 4, 5).

[3] Par ceux qui ne savent pas distinguer la droite de la gauche, on a généralement entendu les enfants jusqu'à l'âge de sept ans, et on est parti de là pour fixer la population totale de Ninive à cette époque. Le sens plus probable nous paraît ici : des hommes dont la conscience n'est pas éclairée, qui ne savent pas distinguer le bien du mal, ce qui pouvait se dire des Ninivites.

Mais des doutes se sont élevés de bonne heure sur ce point. Impossible, en effet, de se soustraire aux difficultés de tout genre qu'on rencontre à chaque pas, lorsqu'on envisage ce récit comme réel. On se sent mal à l'aise, et incapable d'en comprendre le but, comme d'en expliquer le caractère.

En faveur de l'historicité, on a souvent allégué le fait que nous aurions, dans ce livre, la narration, composée par Jonas lui-même, de sa mission à Ninive; mais une simple lecture suffit à montrer que ce ne peut être là le récit d'un témoin oculaire : Jonas ne parlerait pas de lui-même à la troisième personne, et on ne rencontrerait pas dans les détails aussi peu de précision. D'ailleurs, l'époque à laquelle le livre a été composé, ne permet pas de l'attribuer à Jonas.

On s'est aussi appuyé sur Tobie XIV, 6, et sur III Macchabées VI, 8. Ces passages ne prouvent qu'une chose, c'est qu'à cette époque, le livre de Jonas était déjà considéré comme historique.

Quant à l'allusion que fait Jésus au miracle ou signe (σημειον) de Jonas dans deux endroits de Matthieu, et dans Luc [1], nous ne voyons pas qu'elle ait pour but de confirmer la crédibilité du récit. Il n'est fait mention des «trois jours», que dans le premier passage de Matthieu. Or si Jésus, parlant de sa résurrection, et annonçant qu'elle aurait lieu après trois jours de sépulture, a rappelé ce qui était connu sur Jonas, ce n'est pas nécessairement qu'il considérât l'histoire de ce prophète comme réelle, encore moins qu'il voulût l'affirmer; mais simplement par un rapprochement qu'amenait l'analogie. Dans Matthieu XVI, 1,

[1] Matth. XII, 38-42; XVI, 1; Luc XI, 29.

et dans Luc, il n'est plus question de trois jours, et Jésus fait allusion à la repentance des Ninivites, opposée à l'endurcissement des Juifs : le σημειον Ιωνα est la prédication, ou l'apparition du prophète. Dans les deux cas, le but de Jésus est essentiellement parénétique, comme cela ressort clairement de Luc.

Au reste les arguments externes ne suffisent pas pour résoudre la question d'historicité. C'est au livre lui-même qu'il faut avoir recours. Or, non-seulement on n'y rencontre rien qui nous oblige à regarder cette histoire comme réelle; mais encore, en se plaçant à ce point de vue, presque à chaque ligne se dressent des obstacles.

Si le livre est historique, c'est la mission du prophète auprès des Ninivites, et leur conversion, qu'il veut raconter et que nous devons y voir. Or, cette mission, en elle-même d'abord, est singulière. Elle est sans précédent aucun dans l'histoire juive. Jamais, en effet, dans les autres livres de l'Ancien Testament, nous ne voyons un prophète s'adresser exclusivement aux nations étrangères, et sans que sa mission se rapporte, au moins indirectement, à Israël. Si le prophète lance des menaces contre les étrangers, ce qui est le cas ordinaire, c'est en même temps la victoire ou le pardon qu'il annonce au peuple de Dieu. S'il prédit, au contraire, le triomphe des premiers, c'est qu'il voit en eux les instruments dont Dieu va se servir pour châtier Israël infidèle.

Ce qui surprend aussi, c'est le résultat obtenu par Jonas. Comment s'est-il fait comprendre des Ninivites, qui, à en juger par 2 Rois XVIII, 26, n'entendaient pas l'hébreu ? Comment, Ninive cette ville corrompue, s'est-elle convertie si vite, et aussi complètement ? Hævernick

n'y voit rien d'impossible[1]. — «Cette repentance de Ninive, dit de même M. Ath. Coquerel[2], est conforme aux mœurs de l'Orient. Dans ces temps et ces pays, où aucune idée de religion n'était fixe ni exclusive, où les peuples et les rois se montraient toujours disposés à écouter le dernier venu, il devait être facile d'exciter la terreur, et une courte pénitence n'a rien qui surprenne. Est-il singulier que des peuples si enclins à croire des impostures, aient cru une fois à la vérité? Plus la mission de Jonas était imprévue et extraordinaire, plus elle était frappante etc.» — Soit; mais alors, comment expliquer le silence complet de l'histoire? Si, à la voix d'un prophète, une ville telle que Ninive s'était convertie tout entière, comme il est dit, depuis le plus grand jusqu'au plus petit, le souvenir ne s'en serait-il pas conservé ailleurs que dans le livre de Jonas? Les prophètes postérieurs, tels qu'Esaie, Michée, Nahum, Sophonie, n'en parleraient-ils pas[3]? Enfin la manière dont la conversion est racontée montre que nous n'avons pas là un récit historique. Il n'est rien dit de sa nature ni de sa durée, etc., et le dernier chapitre ne donne pas la conclusion qu'on serait en droit d'attendre.

Ce n'est pas tout. Le caractère de Jonas indique clairement une fiction. Admet-on l'historicité? ce caractère est

[1] Il n'y a pas là d'exagération, dit Hævernick. C'est naturel à l'Orient, et la participation du bétail au deuil général est analogue à ce que raconte Hérodote, qu'à la mort d'Andronicus, les Perses coupèrent les crins de leurs chevaux.

[2] Ath. Coquerel, *Biogr. sacr.*, art. Jonas.

[3] Le passage Ézéchiel III, 6 n'est pas une allusion suffisamment claire à Ninive, et dans Ésaïe XXXVII, 10, nous voyons que les Assyriens méprisaient Jéhovah.

d'un bout à l'autre du récit, sa volonté est en opposition avec celle de Dieu. A l'appel de Jéhovah, il répond par la fuite; mais, bien différent en cela de Moïse et de Jérémie, qui tous deux hésitèrent par sentiment de leur faiblesse naturelle, Jonas résiste parce qu'il sait que l'Éternel fera grâce aux Ninivites dont lui-même désire la ruine. Rien ne peut changer ses idées, ni lui faire comprendre et accepter les desseins miséricordieux de Jéhovah. Dieu aurait-il choisi un prophète dont les vues sont si contraires aux siennes?

Quant aux miracles que contient ce livre, on ne s'explique pas leur caractère de merveilleux sans nécessité et sans résultat. Au moment où Jonas est jeté à la mer, Dieu le fait engloutir par un monstre marin. Non-seulement Jonas est avalé tout entier et sans en éprouver aucun mal, mais il est encore conservé sain et sauf trois jours et trois nuits [1]; il garde toute sa lucidité d'esprit, et implore Dieu dans un cantique. Pourquoi ce prodige? Avait-il pour but de vaincre la résistance de Jonas? alors, ce but n'est pas atteint (IV, 2, 3, 6, 8, 10). Il en est à peu près de même du ricin. Aussi, quand on voit, que tous les détails du récit aboutissent à une conclusion didactique, on ne peut s'empêcher de reconnaître que l'auteur ne raconte pas des faits historiques, mais expose une idée à l'aide d'une fiction.

Au reste, le livre entier porte l'empreinte d'une composition fictive, et la manière même dont il est conçu, invraisemblable. Sa conduite n'est pas celle d'un prophète:

[1] En s'appuyant sur la manière de compter des anciens Hébreux, on a réduit à 24 heures le séjour de Jonas dans le corps du poisson, ce qui ne change rien au miracle.

montre bien que ce n'est pas là une histoire réelle. Chacun des chapitres forme une scène distincte dont le ton et la marche sont dramatiques. A chaque instant le langage direct intervient; l'auteur se complait dans la peinture des sentiments de ses personnages (I, 8-12, 14, 16; II, 3-10; IV, 2-5, 8-11). L'intérêt, qui va croissant, est parfois ménagé à dessein; tout, enfin, conduit au dénouement qui termine le livre. La place même de certains détails est un indice. Au premier chapitre, par exemple, pourquoi l'auteur, s'il écrit en historien, ne donne-t-il pas immédiatement le motif pour lequel Jonas prend la fuite? S'il invente, au contraire, je comprends le silence gardé; il pique la curiosité, et la réflexion du chapitre IV, bien placée après le pardon accordé aux Ninivites, amène naturellement la conclusion. — Le cantique n'a point de couleur locale, et n'offre presque pas d'analogie avec la situation qui est censée l'inspirer. Enfin, le manque de précision qu'on rencontre en plusieurs endroits, prouve encore que pour celui qui a écrit, les détails n'étaient importants qu'autant qu'ils servaient à son but. Aussi en omet-il plusieurs. C'est ainsi qu'il ne dit pas sur quel rivage Jonas fut jeté après sa délivrance, ne nomme pas le roi qui règnait alors à Ninive, passe rapidement sur les crimes et la conversion de cette ville, ne dit rien de ses destinées ultérieures, du retour de Jonas etc. La conclusion n'est pas historique; elle est didactique et morale.

On le voit, l'historicité ne saurait être maintenue qu'à la condition de passer par-dessus de nombreuses difficultés, d'ôter au livre sa valeur, et d'en faire une énigme. Aussi n'hésitons-nous pas à y voir une fiction, composée dans un but que nous allons essayer de déterminer.

IV. But du livre.

On a donné à cette composition des sens nombreux et quelquefois très-différents. Cette diversité d'appréciation vient de l'indécision où nous laisse l'auteur, qui n'a pas nettement et franchement formulé la thèse qu'il veut établir. Elle tient aussi aux idées secondaires qu'on rencontre à côté du thème principal, et qu'on a tour à tour mises au premier rang.

Le but qui nous paraît ressortir le plus naturellement des détails comme de l'ensemble du livre, est celui-ci : Montrer aux Juifs les vrais rapports de Dieu avec les hommes, qui tous, à la condition d'un repentir sincère, obtiendront des marques de sa bonté, et expliquer ainsi le non-accomplissement de plusieurs prophéties contre les nations étrangères.

Habitués à se considérer comme les seuls enfants de Dieu, les Juifs n'avaient presque jamais cessé de se croire les objets exclusifs de l'amour et des grâces de Jéhovah. Quant aux autres nations, ennemies de Dieu comme de son peuple, elles ne pouvaient qu'être frappées et anéanties. Avec de telles idées, quel ne devait pas être leur étonnement et leur dépit, chaque fois que les menaces prononcées contre les étrangers ne s'accomplissaient pas? L'Éternel abandonne son peuple, pensaient-ils ; ou les prophètes dont les prédictions ne se sont pas réalisées, sont des prophètes menteurs. Ce sont ces idées que combat l'auteur du livre de Jonas. S'il ne le fait pas directement, s'il emploie pour cela une forme un peu voilée, nous en verrons la raison ; mais malgré cette demi-obscurité, le but perce et se laisse saisir.

Afin d'atteindre ce but, il faut qu'il renverse un particularisme étroit, et proclame Jéhovah Dieu de tous les hommes. Pour cela, que fait-il? Au lieu de s'attaquer directement aux préjugés et de raisonner *in abstracto,* il attribue à un prophète, à Jonas, les idées que nous venons de voir. C'est ainsi incarnées dans son héros qu'il les combattra, et les fera condamner par Jéhovah lui-même.

Dès le début, cette méthode est visible. Jonas est chargé d'une mission divine auprès des Ninivites; mais se doutant, qu'après qu'il aura menacé Ninive et prédit sa ruine prochaine, Dieu fera grâce, et laissera subsister la cité païenne, il refuse d'obéir et prend la fuite. Ne vaut-il pas mieux s'éloigner, se soustraire aux ordres de Jéhovah, que de s'exposer à se voir abandonné de lui, et méprisé par ses compatriotes? — «Mieux vaut mourir que de vivre,» puisque Dieu ne tient pas ses promesses. Voilà bien le particularisme égoïste des juifs.

Que va répondre l'auteur? — Pour faire sentir à Jonas toute l'injustice de ses plaintes, Jéhovah intervient : «fais-tu bien, lui dit-il, de te dépiter ainsi (IV, 4)?» — Jonas a tort : Dieu n'a pas abandonné son prophète. L'arbre merveilleux qui en une nuit va pousser et abritera sa tête, témoigne de la protection de l'Éternel. Mais si Jonas a tort de se croire délaissé, il fait mal aussi de souhaiter la ruine de ceux vers lesquels il a été envoyé. Si Ninive est encore debout, c'est pour un motif qu'il aurait dû comprendre, au lieu d'y voir une raison de fuir et de se lamenter. C'est que Jéhovah est clément, miséricordieux, patient, abondant en grâces et punissant à regret (IV, 2). Ici l'auteur insiste à dessein sur la bonté divine; et par la place et l'importance qu'il donne à cette réflexion, il montre à la

fois que Jonas n'aurait pas dû fuir, et qu'il n'a pas compris les desseins de Dieu à l'égard des Ninivites. Précédemment, il a déjà fait sentir que Jéhovah n'est pas seulement le Dieu des Juifs, résidant en Judée ; car c'est en vain que Jonas a cru lui échapper en s'éloignant. Dieu soulève la tempête pour l'arrêter, et le fait avaler par un monstre marin. Les matelots païens prient Jéhovah, qui exauce leurs prières dès qu'ils s'adressent à lui (I, 14, 16), tandis que leurs dieux étaient restés sourds à leurs supplications (I, 5).

Voilà la miséricorde de Dieu proclamée, et présentée comme s'étendant à tous les hommes. Cependant, si l'Éternel est miséricordieux, il hait aussi l'iniquité; sa justice va châtier les Ninivites coupables (I, 2; III, 2, 4,) comme elle avait atteint Jonas désobéissant (I, 4); mais Ninive repentante, comme Jonas après sa prière de délivrance, trouve grâce devant ses yeux (II, 11; III, 10). La condition à laquelle Dieu pardonne, c'est donc le repentir. Le silence gardé sur la nature de la conversion des Ninivites, et la manière dont il est parlé des sacrifices, semble même indiquer, qu'aux yeux de l'auteur, le culte mosaïque n'est pas seul agréable à Jéhovah. Un vrai repentir, voilà surtout ce que Dieu demande. Peu importe la forme sous laquelle on l'adore, pourvu qu'on l'adore, lui seul Dieu, et qu'on fasse le bien (I, 14; III, 8, 10). Peu importe la nationalité, car pour tous les peuples il est également miséricordieux et patient. La fin du livre proclame clairement cette idée. Le pardon de Ninive paraît à Jonas une injustice dont il a droit de se plaindre; mais l'injustice, au contraire, n'aurait-elle pas été de détruire Ninive repentante? — Comment Dieu aurait-il pu trouver plaisir à

ruiner cette ville où habitent des milliers d'hommes ses créatures? Par leur ignorance, et leur prompte conversion aux premiers avertissements du prophète, ne méritent-ils pas sa pitié et son pardon (IV, 9-11)?

C'est ainsi que l'auteur poursuit et atteint son but. Il a montré que Jéhovah était le Dieu de l'univers, partout présent, et pardonnant à tous aux mêmes conditions. C'est donc à tort, que les Juifs pensent être les seuls objets de son amour, et accusent ou lui ou ses prophètes de ne pas être fidèles.

Par cette spiritualité, ces idées élevées, ces notions sur Dieu et sa Providence, ce livre, on le voit, est de la plus grande valeur. Ce n'est point encore là, il est vrai, dans toute son ampleur et sa clarté, l'idée chrétienne de la vocation des gentils; mais c'est un grand pas fait dans ce sens : le livre de Jonas est certainement le plus universaliste de tout l'Ancien-Testament. Cela étant, qu'importe la forme employée par l'auteur? Elle n'est que l'enveloppe d'une idée féconde et véritablement divine, que le christianisme devait faire triompher. Qu'importent les détails? je ne m'y attache pas plus qu'ils ne le méritent, et renonçant à la lettre, j'admire, à juste titre, un livre qui d'abord semblait incompréhensible.

V. Époque.

Nous venons de voir ce qu'est le livre de Jonas et quel en est le but. A quelle époque a-t-il été composé?

Les divers critiques ont donné sur cette question des réponses très différentes. Ainsi, pour Paulus et quelques

autres le livre a dû être écrit sous Jéroboam II[1]. Rosenmüller fait l'auteur contemporain de Jérémie, dans les derniers temps de Josias[2]. Knobel le fait composer après la prise de Babylone par Cyrus[3]; Jahn, après l'exil[4]; Bleck, à l'époque chaldaïque, même persane[5]; Krahmer, à la fin du V^e^ siècle[6]; Hitzig descend jusqu'à l'époque d'Alexandre[7]; Ed. Reuss, admet le III^e^ ou la fin du IV^e^ siècle[8] etc.

Ces quelques opinions suffisent à montrer que du VIII^e^ au III^e^ siècle, presque toutes les époques intermédiaires ont été proposées. Il ressort de là qu'il est impossible de préciser la date de cet écrit; mais il est à remarquer en même temps, qu'on s'accorde en général, à en remettre la composition à une époque plus ou moins reculée.

Le livre de Jonas renferme en effet plusieurs indices d'une époque postérieure à Jéroboam II.

1° L'expression Ninive *était* une grande ville (היתה; J. III, 3). Elle n'existait donc plus ou n'était plus une grande ville au temps où écrivait l'auteur; or, on sait que Ninive fut détruite en 625 par Nabopolassar, roi de Babylone et Cyaxare, roi des Mèdes.

2° La langue nous transporte au moment de la décadence de la littérature hébraïque : רב (I, 6); רב (IV, 11); ספינה (I, 5); מנה (II, 1; IV, 6, 8), etc.; l'emploi de ש pour אשר,

[1] *Memorabilia,* t. VI, Leipzig 1793.
[2] *Schol. in V. T.,* VII, 2.
[3] *Der Prophet. der Hebr.* etc., p. 375, Breslau 1837.
[4] *Introductio in lib. sacr. V. T.,* 124.
[5] *Einl. ins A. T.*
[6] *Das Buch Jonas,* Leipzig 1846.
[7] *Die klein. Prophet.,* Leipzig 1852.
[8] *Encycl. d'Ersch et Gruber,* art. Jonas.

forme qui était usitée dans le dialecte du nord de la Palestine, mais qui, surtout par la manière dont cette lettre entre dans la composition des mots, indique une époque tardive[1].

3° La mention de Jonas. Il faut supposer le livre écrit assez tard, pour que l'auteur ait pu librement prêter à ce prophète, depuis longtemps oublié, un caractère fictif.

4° Le contenu et la tendance nous reportent également après le VIII^e^ siècle.

Le livre de Jonas a donc été composé après le règne de Jéroboam II; mais rien, excepté la donnée assez vague encore de «Ninive était,» ne nous révèle clairement une époque précise. Krahmer croit trouver dans le chapitre II, 6, 8, une allusion au second Temple dont la construction ne fut achevée qu'en 515. Nous ne pensons pas qu'on puisse avec certitude arriver à cette conclusion. La manière dont il est parlé du Temple nous paraît au contraire supposer qu'il n'était pas encore rétabli lors de la composition du cantique. Ce morceau ne peut d'ailleurs nous servir à fixer la date des autres chapitres. — Il est très-probable néanmoins que le livre a été écrit vers la fin de l'exil, ou peu après, au V^e^ siècle avant Jésus-Christ.

Aucune époque, en effet, ne convient mieux à son contenu. Malgré la déportation et les dures leçons qu'ils avaient reçues, les Juifs n'avaient pas cessé de nourrir des espérances glorieuses et d'attendre, en même temps que la ruine de leurs vainqueurs, le retour dans la patrie et le rétablissement de la nation. Ces espérances étaient entretenues par les prophètes de l'exil qui avaient annoncé bien souvent la délivrance et la défaite des oppresseurs

[1] Cet argument de la langue est développé par Hitzig, *Orak. üb. Moab*, etc., p. 56-38.

(Nahum ; Soph. II, 13 ; Jérém. XXV, 12, etc.). D'après Ézéchiel (ch. XIII), nous voyons qu'il y avait aussi de faux prophètes, abusant le peuple par des promesses trompeuses qui devaient lui faire attendre avec d'autant plus d'impatience, la réalisation si lente à venir des prédictions.

Le second Esaie nous montre quel était alors l'état moral et religieux des Juifs. Quelques-uns entraînés à l'idolatrie et ayant peut-être perdu tout espoir d'indépendance et de secours, avaient abandonné Jéhovah et son culte, méprisaient ses prophètes, se moquaient d'eux et les maltraitaient même (Esaie LXV, 2-7 ; LVII, 3-15; L, 6). D'autres s'étaient jetés dans l'ascetisme, et se plaignaient de ce que malgré leurs jeûnes et leurs privations, Jéhovah tardait à les délivrer (LVIII, 3). A côté d'eux enfin, se trouvaient ceux qui étaient restés sincèrement attachés à l'Éternel. Les premiers ne croyaient plus aux prédictions des prophètes. Les autres n'avaient pas cessé d'espérer ; mais poursuivis, comme cela ne pouvait pas manquer d'arriver, par la raillerie des païens et des hébreux infidèles, ils se prenaient souvent à désespérer de leur salut ; et quand ils voyaient que les prophéties ne s'accomplissaient pas, comment auraient-ils pu retenir leurs plaintes et s'empêcher de douter (Esaie XL, 27)? Cet état des esprits paraît avoir existé à l'époque du retour, chez les Juifs revenus en Palestine comme chez ceux qui étaient restés à Babylone. Malachie (II, 17) nous parle de gens qui disaient : «l'Éternel ne prend plus plaisir qu'aux méchants! Où est le Dieu de justice ?»

C'est précisément à ces sentiments et à ces plaintes que répond l'auteur du livre de Jonas, en proclamant Jéhovah Dieu de tous les peuples, miséricordieux envers

tous, et prêt à pardonner à quiconque témoigne d'un sincère repentir. Il n'y a donc pas motif à murmurer s'il use de patience et de bonté envers les païens eux-mêmes et revient en leur faveur de ses premières menaces.

Devons-nous supposer que la composition de ce livre fut provoquée par un évènement particulier qui aurait fait croire un moment les prophéties sur le point de s'accomplir, fausse espérance dont l'effet inévitable aurait été d'augmenter le découragement et de légitimer les doutes? C'est fort possible, et on pourrait penser avec Knobel, que ce fut à l'occasion de la prise de Babylone par Cyrus. En effet, ce conquérant avait été annoncé comme le restaurateur et le vengeur de la nation. Les Juifs s'attendaient, sans doute, à ce qu'il détruirait la ville, et grand dut être leur désappointement quand ils la virent épargnée. Leur foi dans les prophéties dut en être ébranlée; on pourrait donc croire notre livre écrit alors, en vue de ce mécontement et de ces doutes. Rien ne s'oppose à cette supposition, et bien qu'on puisse comprendre l'apparition d'un tel écrit sans qu'il soit nécessaire de supposer une occasion spéciale, il nous paraît cependant plus probable que cet évènement en ait provoqué la composition. A l'approche de Cyrus, les faux prophètes dont nous avons parlé, avaient, sans doute, rallumé chez les Juifs l'espoir de la vengeance. Peut-être même quelques-uns d'entre eux, avaient-ils annoncé que dans quarante jours Babylone serait détruite.

VI. Auteur et lieu.

Si le livre de Jonas a été écrit à l'époque que nous venons d'indiquer, il a dû l'être à Babylone. Le fanatisme national et l'attachement au culte cérémoniel étaient d'ailleurs trop grands en Palestine pour permettre à des idées aussi universalistes de s'y produire. Hors de ce pays, au contraire, nous en trouvons des traces. Les prophètes de l'exil, en même temps qu'ils rassurent Israël sur son élection, annoncent aussi que Dieu se fera connaître aux paiens [1]. Toutefois aucun d'eux n'est aussi catégorique que l'auteur du livre de Jonas, et c'est là sans doute la raison pour laquelle il emploie une forme qui, tout en étant transparente, voile cependant l'idée. Les Juifs éclairés ne dûrent pas s'y méprendre, et par ce moyen, le livre trouva plus d'accès auprès du peuple.

On a souvent supposé qu'un fait historique dont le souvenir s'était conservé, et que la tradition orale avait embelli, ou l'imagination de l'auteur transformé, avait servi de base à cette composition. C'est possible; mais quand, dans cette hypothèse, on veut faire la part de ce qui est historique et de ce qui ne l'est pas, on en est réduit à l'arbitraire le plus complet, surtout lorsque pour un livre comme le nôtre, l'important aux yeux de l'auteur a certainement été l'enseignement.

Quant à l'idée de l'imitation d'un mythe étranger elle n'est pas acceptable.

Il n'est d'ailleurs nullement indispensable de supposer tout cela. Sans rien prendre à la tradition, l'auteur a pu

[1] Voyez Ezéch. XX, 41; XXIX, 6; XXXVIII, 21-26; Esaïe XLIX, 6, 22; LII, 10; LV, 4, 5; LIX, 19, etc.

adopter ce plan. Ainsi, de la répugnance qu'il devait faire montrer à son héros, personnification des Juifs de son temps, pour une mission auprès des paiens, naît la pensée d'une fuite : Jonas quitte la Palestine et croit échapper à Dieu. Pour détruire cette erreur, il était naturel, une fois Jonas embarqué, de le faire arrêter par une tempête, et de montrer ainsi la toute-puissance de Dieu. Cependant puisque Jonas est seul coupable, il faut qu'il soit seul sacrifié, et que des innocents ne subissent pas les conséquences de sa faute. Jonas est donc jeté à lamer. Mais Jonas, quoique désobéissant est un prophète; Dieu qui est patient et bon, ne le laissera pas périr; il ne veut que vaincre son endurcissement. De là l'idée d'un monstre marin dans le corps duquel Dieu le conserve sain et sauf, mais dont il ne le fait sortir qu'après sa soumission etc.

Quant au nom de Jonas, il rappelle évidemment le prophète qui vécut sous Jéroboam II; mais il pourrait très-bien se faire que l'auteur ne l'ait donné à son héros qu'à cause de sa signification. Il affirme, en effet, que les prophètes, malgré le non-accomplissement de leurs prédictions, ne sont pas des imposteurs comme on le leur reprochait. Or יונה בן־אמתי signifie Jonas fils de mes vérités. Il ne pouvait donc mieux nommer celui qu'il met en scène.

Au reste, sur cette question connue sur le pourquoi de la forme, on ne peut rien affirmer de certain. Y a-t-il une base historique, ou tout est-il fictif? c'est ce qu'il est impossible de démêler; mais, comme nous l'avons déjà dit, l'important c'est l'idée, et non la manière dont l'idée est présentée.

VII. Le Cantique.

Le Cantique que nous avons au chap. II présente quelques particularités assez curieuses. Il frappe à la fois par son contenu et la manière dont il semble avoir été composé.

D'après le contexte il a été prononcé par Jonas dans le ventre du poisson et précède la délivrance du prophète. On s'attend donc à y rencontrer des traces de cette situation. Or, chose extraordinaire, rien ne la rappelle, et les expressions supposent plutôt un simple naufrage. En outre, il ressemble bien moins à une prière de supplications, qu'à un chant d'actions de grâces (II, 3, 8, 10). Qu'on l'isole et qu'on le lise, jamais ce qui précède ne viendra à l'esprit.

En second lieu, il paraît être, dans plusieurs de ses parties, une imitation fragmentaire de divers Psaumes. On peut en juger par ce tableau :

Jon. II, 3 : Dans ma détresse, je crie à Jéhovah, il me répond, etc.	Ps. CXX, 1*a* : A Jéhovah dans ma détresse je crie, il me répond.... Ps. XVIII, 6, 7; III, 5; XXX, 3.
v. 4 *b* : Tous tes flots et tes vagues passent sur moi.	Ps. XLII, 8 *b* : Tous tes flots et tes vagues passent sur moi. Ps. LXXXVIII, 8 *b*.
v. 5 : Je disais : me voilà banni de ta présence! mais je reverrai encore ton temple saint.	Ps. XXXI, 23 : Et moi je disais dans mon trouble : je suis exclu de devant tes yeux; mais tu as entendu la voix de mes supplications. Lament. III, 54.
v. 6 *a* : Les eaux qui m'entourent menacent ma vie....	Ps. LXIX, 2 *b* : Les eaux menacent ma vie.... XVIII, 5.
v. 7 *b* : ....mais tu fais remonter ma vie du tombeau, ô Jéhovah, mon Dieu !	Ps. XXX, 4 *a* : Tu as fait remonter mon âme du scheôl.

v. 8 *a* Lorsqu'en moi s'alarmait mon âme je me suis souvenu de l'Éternel.	Ps. CXLII, 4 : Quand en moi mon cœur s'alarme.... CXLIII. XVIII, 7.
v. 9, 10 *a* : Les adorateurs de vanités mensongères abandonnent leur bienfaiteur; mais moi....	Ps. XXXI, 7 : Je hais les adorateurs de vanités mensongères et c'est dans l'Éternel que je mets mon espoir.
v. 10 : Je t'offrirai des sacrifices, j'accomplirai mes vœux.... Le salut vient de Jéhovah.	Ps. CXVI, 17, 18 : Je t'offrirai le sacrifice de la reconnaissance.... j'accomplirai mes vœux envers l'Éternel. Ps. III, 9 : Le salut vient de Jéhovah.

Les opinions sur ce cantique sont très-divergentes. Les défenseurs de l'historicité l'ont généralement considéré comme authentique, et réellement prononcé par Jonas dans le corps du poisson (Preiswerck, Hævernick, etc).

D'autres ont admis, contrairement à Jonas II, 2, 11, qu'il avait été prononcé après la délivrance.

Bunsen le croit réellement composé par Jonas, fils d'Amittaï, après un danger, probablement un naufrage. Ce cantique serait antérieur au reste du livre auquel il aurait donné naissance, et le récit, tel que nous l'avons, serait le produit des embellissements ajoutés par la tradition populaire au fait historique du naufrage de Jonas. Mais il est difficile de voir dans ce chant l'œuvre du prophète Jonas, et nous ne croyons pas que les seules expressions du Cantique aient pu faire naître l'idée d'un poisson dans lequel Jonas serait resté trois jours.

Avons-nous là, comme le pensent Müller, Nachtigall, Hitzig etc., une pure compilation des Psaumes faite par l'auteur de Jonas ? Malgré le parallélisme qu'on a pu remarquer, cela n'est nullement certain. Si surtout pareille

compilation avait été faite par l'auteur des autres chapitres, n'y trouverions-nous pas plus d'analogie et une liaison plus étroite avec tout le récit.

Il est plus probable, comme l'ont admis Ed. Reuss, de Wette, Knobel etc., que le Psaume existait déjà, et fut ajouté au livre sans aucun changement. Peut-être était-il déjà attribué à Jonas; peut-être aussi fut-il simplement reproduit par l'auteur, à cause de son rapport éloigné avec la situation de son héros.

Bien qu'on ne puisse assigner une date certaine à ce morceau, on s'accorde en général à le regarder comme plus ancien que les trois autres chapitres. Peut-être fut-il composé dans les premiers temps de l'exil (II, 5); mais on ignore à quelle occasion, et on ne peut dire s'il contient des allusions à un fait historique, ou si les expressions ne sont que figurées.

VIII. Principales hypothèses.

Il nous reste à dire quelques mots des diverses manières dont on a jusqu'ici expliqué le livre de Jonas. Nous ne pouvons entrer dans tous les détails d'une histoire de l'Interprétation; encore moins disputer la valeur des hypothèses qu'on a successivement émises. Nous renvoyons pour cela à l'article de M. Ed. Reuss et à l'ouvrage de Friedrichsen [1].

1° Comme nous l'avons déjà dit, le point de vue qui domina d'abord fut celui de l'historicité complète (Tobie XIV, 6; III Macchab. VI, 8). On s'y attacha d'autant plus

[1] Ed. Reuss, *Encycl. d'Ersch et Gruber*, art. Jonas. — P. Friedrichsen, *Kritische Uebersicht der verschiedenen Ansichten von dem Buche Jonas*, Leipzig 1841.

qu'on voyait dans Matthieu XII, 38, une garantie de réalité, et dans le miracle de Jonas un type du séjour de Jésus-Christ dans le tombeau (les Pères). Ce point de vue a compté des défenseurs jusqu'à nos jours (Lavater, Piper, Delitzsch, Hævernick).

2° Il était cependant impossible que les difficultés de de toute sorte en face desquelles on se trouvait inévitablement, ne fissent pas naître de nouvelles explications. Déjà Abarbanel avait admis un songe pour une partie du récit. Son opinion fut reproduite, au siècle dernier par H. A. Grimm (1789). D'après lui, Jonas effrayé des dangers auxquels l'exposerait une mission à Ninive, s'embarque pour Tarsis. Il s'endort pendant la tempête; mais poursuivi par les idées qui l'occupaient, il voit en rêve ce qui est rapporté au chapitre II. Le reste est historique.

3° Rien n'autorisant cette hypothèse, on eut recours à d'autres moyens pour faire disparaître le merveilleux. Le poisson fut transformé tantôt en un vaisseau, (G. Less), tantôt en une auberge du grand poisson (v. *Herman von der Hardt*). G. Anton supposa que Jonas s'était sauvé sur le dos d'une baleine; Goldhorn, qu'il était près du rivage, et l'atteignit en nageant à l'aide d'une planche. Enfin on imagina une caverne de rochers, dans laquelle la violence de la tempête aurait retenu le prophète pendant trois jours (v. Ath. Coquerel, biog. sacrée). Ces opinions plus que singulières trouvèrent peu de partisans.

4° On admit avec plus de raison qu'à la base du livre devait se trouver un fait historique : la mission de Jonas à Ninive et un naufrage dont il s'était sauvé. Raconté de bouche en bouche ce fait aurait peu à peu revêtu la forme sous laquelle nous l'avons. Un auteur inconnu aurait re-

produit cette histoire telle qu'il l'avait trouvée (Thaddée S^t^-Adam, Eichorn, Goldhorn), ou en l'appropriant à un but didactique (de Wette, Nachtigall etc.).

5° Quelques critiques modernes ont émis l'hypothèse d'un mythe étranger revêtu de formes juives (Rosenmüller, Gesenis, Kramer etc.). Le premier de ces mythes avec lesquels on a pensé que l'histoire de Jonas offrait des rapports, nous est rapporté par Diodore de Sicile, Ovide : Hercule délivre Hésione, fille de Laomédon, attachée à un rocher pour servir de proie à un monstre marin, et tue le monstre. Sous cette forme ce mythe n'offre point de ressemblance avec notre récit ; mais dans les écrits postérieurs il se trouve qu'Hercule saute dans la gueule du monstre. Plus tard encore, on ajouta qu'il y était demeuré trois jours, idée qui a été empruntée à notre livre plutôt que reproduite par lui. Le second mythe est celui de Persée délivrant Andromède attachée aussi à un rocher près de Joppe; à l'aide de la tête de Méduse, Persée tue le monstre qui devait le dévorer. — T. C. Baur compare le livre de Jonas au mythe Babylonien d'Oannès qui passait pour avoir enseigné la religion aux Assyriens. — Enfin Herzfeld croit trouver un rapport entre l'histoire de Jonas et la légende de Sémiramis fille d'une divinité changée en poisson, et qui elle même fut métamorphosée en colombe.

6° En général on vit dans le livre une fiction. *Herman von der Hardt* (1723) pense qu'il cache sous l'enveloppe symbolique du nom de Jonas l'histoire de la république judaïque sous Manassé et Josias, et suppose qu'il a été écrit par le grand prêtre Hilkija. — Stäudlin le regarde comme une parabole ayant pour but de montrer que la désobéissance et l'idolatrie attirent le châtiment. — Pour

Blasche enfin, c'est une mission prophétique concernant le Messie.

La plupart des critiques se sont accordés à reconnaître que le livre contenait un enseignement moral. Voici quelques-uns des buts qu'on a attribués à l'auteur :

Combattre, dans une exposition imagiée, les préjugés des prophètes de cette époque (Herder) ;

Quelque désagréable ou pleine de dangers que soit la mission des prophètes, ils ne doivent pas s'y soustraire (Maurer, Hezel) ;

Les menaces des prophètes n'ont d'autre but que de provoquer le repentir (Köster) ;

Les voies de l'homme et celles de Dieu sont entièrement différentes (Nimeyer) ;

Les peuples étrangers quoique idolâtres l'emportent sur les Hébreux par la piété et la probité (Eichorn) ;

Dieu clément pardonne au pécheur repentant (Müller);

Justifier les prophètes du non accomplissement de quelques prophéties (Hitzig) ;

Combattre le particularisme religieux des Juifs (Kimchi, Semler, Michælis, Pareau, Bleck etc.).

Par ce court résumé des principales interprétations, on a pu voir combien diffèrent les jugements portés sur le livre de Jonas. En étudiant nous-même cet écrit, nous n'avons pas voulu ajouter une nouvelle hypothèse à toutes celles qui ont déjà été proposées ; mais, nous plaçant en face du contenu, nous avons cherché à le comprendre et à nous l'expliquer. L'opinion à laquelle nous nous sommes arrêté est celle qui nous a paru la plus simple et la moins arbitraire. Nous la donnons, sans prétendre avoir dit le dernier mot.

THÈSES.

1. En matière de foi, aucun des éléments essentiels de la nature spirituelle de l'homme ne demeure sans action, ni le sentiment, ni l'imagination, ni la raison. Chacune de ces facultés a son rôle et son influence légitimes.

2. L'observation obligatoire d'un jour de repos est une idée judaïque. — Jésus-Christ déclare le sabbat fait pour l'homme, et non l'homme pour le sabbat.

3. Des trois principales théories christologiques qui se sont produites depuis la fondation du Christianisme : nicéisme, arianisme, socinianisme, la seconde est celle qui se rapproche le plus de la conception christologique de S^{t}-Paul, bien qu'il y ait entre ces deux doctrines des différences profondes.

4. Nier le surnaturel, c'est nier le Dieu personnel, vivant et providentiel de l'Évangile.

5. Dans le Christianisme, comme dans toute religion, se trouvent nécessairement des mystères et des antinomies.

6. La conscience morale peut s'affaiblir et s'altérer; mais jamais elle ne disparaît. C'est un instinct divin et indestructible dans l'homme.

7. Le péché n'est pas une imperfection; c'est une corruption, le résultat d'un acte libre dont nous sommes responsables.

8. En morale, il ne suffit pas de signaler le devoir : il faut donner des motifs au devoir.

9. Le Christianisme n'est ni un système ni une dogmatique; il est une histoire, un fait.

10. L'unité dogmatique n'a jamais existé. Elle est impossible et sera toujours un idéal.

11. L'Épitre aux Hébreux n'est pas de Paul.

12. Les confessions de foi de la Réformation furent des professions de foi provoquées par la nécessité de la situation. Expression de l'esprit et des besoins religieux du temps, elle ne sont pas pour nous une règle de foi.

13. La tolérance est un devoir qui s'impose en tout temps; mais surtout aux époques de crises religieuses.

14. La prédestination est enseignée dans S^{t}-Paul.

15. La loi morale chrétienne n'a pas de limites: elle place l'homme en face de l'idéal.

16. Le livre d'Esther n'offre pas les caractères d'un document historique.

17. A la paroisse seule appartient le droit d'élire son pasteur.

18. Le protestantisme et le catholicisme ne sont pas seulement deux formes de la religion chrétienne ; ils représentent deux principes inconciliables.

19. Le principe de la séparation de l'Église et de l'État offre des avantages certains.

20. Les conséquences du légalisme sont : en dogmatique, le dualisme ; en pratique, la casuistique, le formalisme et l'ascétisme.

21. L'Islamisme est une religion d'emprunt.

Vu,
Strasbourg, le 26 décembre 1866,
Le Président de la soutenance,
ED. REUSS.

Permis d'imprimer,
Strasbourg, le 4 janvier 1867,
Le Recteur,
A. CHÉRUEL.